

# **AMAZONIE PERUVIENNE : UNE CURE DE BOUE POUR LES PERROQUETS**

(article d'Yves THONNERIEUX,  
paru dans la revue Plaisirs de la Chasse)



**A certains moments de l'Année, les aras d'Amazonie consomment des graines sauvages indigestes. On les voit alors se regrouper en grand nombre au bord des rivières, s'agripper aux berges abruptes taillées par les crues et... ingurgiter quotidiennement de la boue séchée. Ce spectacle insolite se déroule dans le secret de la « selva » péruvienne.**

La petite colonne progresse dans un indescriptible fouillis végétal. Noyés au milieu de cette cathédrale de verdure, nous sommes ramenés à l'échelle de minuscules fourmis. Sous la nef que tend la canopée très haut au-dessus de nos têtes, l'atmosphère saturée d'humidité ralentit notre marche. Je dégouline de transpiration par tous les pores de ma peau : c'est une véritable aubaine pour les insectes qui trouvent ainsi à bon compte leur ration de sels minéraux. L'idée que ma sueur puisse prochainement entrer dans l'élaboration de milliers d'œufs, d'où surgiront, grâce à moi, autant de larves d'invertébrés, me donne l'étrange impression de participer au cycle infini de la vie.

Mes compagnons de marche laissent aussi vagabonder leurs pensées. Personne ne parle ; chacun semblant se concentrer sur l'effort à fournir. Mais devant moi, l'un de mes coéquipiers s'arrête. Il fixe ses jambes en grimaçant : de la cheville jusqu'au genou, des milliers de cloques sont semées sur son épiderme douloureux. Ici, ce n'est ni le jaguar ni l'anaconda que l'on redoute mais le modeste moustique. Parler de cet animal au singulier est d'ailleurs un non sens puisqu'il y en a des millions qui se relaient à toute heure du jour et de la nuit pour gagner leur pitance. Autant d'espèces -sinon plus- que de tranches horaires : si l'« enfer vert » a une signification, c'est bien du fait des moustiques ! Des marais de Camargue aux tourbières lapones, en passant par la forêt québécoise et les mangroves du Sénégal, partout cet insecte piqueur est le cauchemar du voyageur.

## **En suivant l'eau venue des Andes**

Depuis quatre jours que nous avons quitté l'antique cité de Cuzco, dans les Andes péruviennes, nous nous rapprochons laborieusement de notre but. Un camion tout-terrain aux roues surdimensionnées et à la suspension calamiteuse nous a d'abord permis de traverser la cordillère. Après l'altiplano d'une austère beauté, ses lacs d'altitude et ses foulques géantes, nous avons dégringolé le versant amazonien de la chaîne. Dans une forêt de nuages, drapée de mousses et de pendeloques de lichens exsudant l'humidité, les parades amoureuses des coqs de roche furent accueillies, il y a deux jours, comme une récompense.

Mais notre progression a repris le jour même, parce que l'objectif visé était ailleurs. Après la piste boueuse et les vertigineux ravins au bord desquels de simples croix fichées dans le sol rappellent que des véhicules et leurs occupants ont basculé dans le vide, nous avons chargé notre matériel dans des barques à moteur qui attendaient notre arrivée au bord de la rivière Madre de Dios.

Cuits par le soleil matinal ou copieusement arrosés par les violentes averses de l'après-midi, nous avons glissé au fil du courant, traversé des rapides et croisé ici et là des indiens occupés à poser des lignes depuis de frêles embarcations taillées d'une seule pièce dans un tronc de balsa. De loin en loin, des perroquets amazones tiraient d'une rive à l'autre la flèche verte de leur vol battu, ponctué de cris discordants.

Née dans les Andes, la rivière Madre de Dios s'est assagie au bout d'un jour de descente. Les reliefs se sont aplanis et les premiers hoazins nous apportèrent la certitude que nous venions d'entrer en Amazonie (cet oiseau primitif, peu enclin à voler, étant strictement inféodé au bassin du fleuve et de ses multiples affluents).

Le matin même, à la confluence de la Madre de Dios avec une autre rivière au cours plus lent, nous avons bifurqué pour nous engager sur cette seconde artère chargée de limons. Le rio Manu déroulait son ruban d'ambre satiné devant nous. Souvent, notre passage dérangeait l'activité halieutique d'un bihoreau à coiffe noire au plumage doré et au bec bleu-vert... La grande sterne des rivières, l'étrange bec-en-ciseaux, les pluviers locaux et les massifs chaunas (appartenant à une branche colatérale des oies) devinrent alors réguliers le long du parcours.

Notre dernier campement, établi sur un minuscule îlot de graviers, voisinait avec un reposoir d'engoulevents. Se démarquant de la couleur de bois pourrissant que revêtent la plupart des membres de cette famille, ces engoulevents Sud-américains sont d'un étonnant beige clair qui s'harmonise avec les berges de sable sur lesquelles ils se plaquent pendant la journée, indifférents à la canicule. A la nuit tombante, ils s'envolent en criant et n'ont nul besoin de filet - leur bec largement fendu suffit amplement - pour faire la chasse aux papillons et aux lucioles.

Depuis notre camp de base, installé pour plusieurs jours en bordure du rio Manu, nous avons emprunté un sentier mal matérialisé, au cri des toucans et des fantomatiques hoccas. Nous marchons à présent depuis plus d'une heure... J'immortalise les mollets de Bernard à l'aide de mon boîtier photographique : cuisant souvenir ! La file indienne se reconstitue. Plusieurs de nos chapeaux colorés attirent les oiseaux-mouches comme des fleurs géantes. Réalisant leur méprise, ils gratifient nos oreilles d'un bref bourdonnement avant de filer à une vitesse insensée vers une source de nectar plus conforme à leurs attentes.

## Les loups du fleuve

La première étape de la journée sera une « cocha », autrement dit un bras mort du rio, enserré dans son écrin de verdure. Après la traversée acrobatique d'un minuscule cours d'eau sur lequel un tronc couché jette une passerelle naturelle, glissante au possible, nous découvrons un petit paradis d'où nous parvenons d'étranges cris. « *El lobo del rio !* » (littéralement le « loup du fleuve ») souffle notre guide, visiblement satisfait.

Au cours des millénaires de divagations et de crues saisonnières, la rivière n'a eu de cesse de renouveler son tracé sinueux. Des méandres ont fini par se couper d'un lit plus récent, formant des diverticules allongés où l'eau paresse, au plus grand bonheur des loutres géantes.

Divine surprise : dès notre arrivée, elles sont là - tout un clan : une douzaine d'animaux peut-être -, nageant et jouant sans retenue, en gardant constamment le contact entre elles par des sifflements. Un arbre mort en partie immergé tient lieu de toboggan et de plongeur. Leur taille est impressionnante : deux bons mètres du museau à la pointe de la queue. Une allure de petite otarie ! De longues vibrisses soyeuses où s'accrochent quelques perles liquides encadrent une mâchoire puissante qui laisse pointer une jolie collection de canines. La gorge chamoisée est irrégulièrement tachetée de sombre.

Pour le clan de Cocha Coshu, la pêche aux piranhas est ouverte sans restriction. Au terme d'une immersion plus ou moins longue, les loutres reviennent déguster à la surface le fruit de leurs poursuites endiablées. Flottant à la verticale, la tête et les épaules dressées - la queue faisant office de balancier -, un piranha entre les « mains », nos ondines mangent de bon appétit avec des « gnam-gnam » de contentement.

Rien dans cette scène ne laisserait supposer que partout en Amazonie, la loutre géante est victime du braconnage et de l'intoxication par le mercure qu'utilisent les chercheurs d'or.

## Un summum de la biodiversité

Le Parc National de Manu parvient à préserver la loutre et une incroyable communauté vivante qui, de l'infime bactérie au mythique jaguar, compte des millions de représentants dont l'inventaire débute à peine.

Déclaré réserve de biosphère par l'Unesco, Manu est un sanctuaire de 18 800 km<sup>2</sup> (la moitié du territoire de la Suisse) où il n'est pas déraisonnable de supposer que le fabuleux trésor des Incas, fuyant sous la menace des conquistadors, a été enseveli pour l'éternité. Mais si l'on se place du point de vue des biologistes, la véritable richesse de Manu est ailleurs. Elle réside dans les 200 espèces de mammifères, tient à la centaine de grenouilles, aux 1 000 espèces d'oiseaux (plus d'un dixième de l'avifaune mondiale !) et aux centaines de milliers d'insectes qui vivent ici. Sans même parler de l'incroyable diversité végétale qui fait qu'un seul hectare de forêt peut voir cohabiter jusqu'à 200 espèces d'arbres (en Europe, une dizaine d'essences sur la même unité de surface constitue déjà une excellente moyenne !).

S'il est difficile de nous arracher au spectacle des loutres, nous devons néanmoins nous remettre en marche pour un second rendez-vous, tout aussi attendu. Saluée par les grondements des singes hurleurs (l'un des 13 primates présents dans le parc), notre équipée suit la sente étroite qui longe la rive gauche de la rivière.

A quelques kilomètres en aval, le rio a entaillé la berge sur une hauteur de 12 mètres. Des racines pendantes percent la paroi. Un groupe de capybaras (gros rongeurs de 100 kg) traverse à la nage et se perd dans la végétation de la rive

opposée qui les absorbe comme un monstre vorace. Nous nous postons face à la falaise, à l'intérieur d'un minuscule affût constitué d'un radeau flottant recouvert de branches. L'attente est ponctuée de cris et de chants d'oiseaux dominés par le glougloutement des « oropendolas » (le nom des caciques en espagnol). A quelques centaines de mètres, un grand caïman noir se chauffe au soleil, sur une langue de sable clair. Plus près de nous, une tortue aquatique postée sur une souche à moitié exondée, attire un ballet virevoltant de papillons jaunes venant butiner ses larmes. La quête de sels minéraux : une activité décidément largement partagée chez la faune entomologique...

Et soudain, ils sont là ; d'abord quelques uns, puis rapidement une dizaine, suivis par d'autres groupes. Un feu d'artifice de rouge, de bleu et de vert fuse du ciel, s'accroche à la paroi, se suspend aux racines si opportunément mises à nue par la dernière crue.

### **Les aras se soignent en commun**

Les « craaa » roulés s'enchaînent, portés par l'eau et amplifiés par la falaise. Nous assistons médusés à ce grand spectacle de la nature, digne du tableau d'un maître impressionniste : la cure des aras chloroptère, un phénomène qui ne se produit que sur une vingtaine de sites au Pérou (plus quelques autres en dehors).

Nos perroquets ne sont pas là par hasard : leurs becs puissants se mettent à l'œuvre. Nous les voyons racler la terre, arracher des fragments plus ou moins volumineux et... ingurgiter cette singulière nourriture. Le nombre limité de perchoirs génère des embouteillages, provoque des disputes et entretient en permanence le ballet aérien auquel participent de rares aras araraunas et des perroquets verts plus petits, coiffés d'outremer.

Le biologiste Charles Munn a étudié ce comportement alimentaire hors du commun et a proposé des hypothèses : la géophagie des aras apporterait des sels et des minéraux (précieuses substances !) à un régime frugivore surtout caractérisé par l'abondance de ses vitamines. Une cure de boue inhiberait aussi les effets pervers des tanins et des toxines dont se sont dotées certaines graines pour contrecarrer leur consommation par les agoutis et autres toucans. Mais c'était sans compter sur les perroquets, dont l'intelligence, l'esprit d'initiative et l'extraordinaire longévité (une cinquantaine d'années dans la nature) laissent la porte ouverte à quantité d'expériences auxquelles les autres animaux n'ont pas accès...

La lumière décline sur le rio Manu. Il nous faut rejoindre le campement avant la nuit. Un dernier ara nous survole : le « médecin malgré lui » gagne un dortoir qu'ils seront quelques centaines d'autres à partager !